



HAL
open science

Revue culturelle française à Tunis pendant la Seconde Guerre mondiale

Kmar Bendana

► **To cite this version:**

Kmar Bendana. Revue culturelle française à Tunis pendant la Seconde Guerre mondiale. La revue des Revues, 1992, 12-13, pp.63-83. hal-03946167

HAL Id: hal-03946167

<https://hal.science/hal-03946167v1>

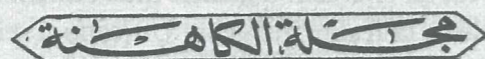
Submitted on 25 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

XXVIII^{me} Année N^{os} 5 et 6 1^{er} Semestre 1947

LA KAHENA



LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE - SCIENCES - ARTS

SOMMAIRE :

- Jacques LEFRANC..... *La conquête du public.*
Pierre CUSIN..... *Rêve.*
Cl. Maurice ROBERT..... *Poésie.*
Yvonne SERRUYS..... *Pensées d'une femme.*
Arthur PELLEGRIN..... *Note sur l'origine des Berbères.*
KADDOUR BEN NITRAM.... *Tunis d'Autrefois.*

LES LIVRES



Publié par la Société
des Écrivains de l'Afrique du Nord

PRIX DU NUMERO : 25 francs

Revue culturelle française à Tunis pendant la Seconde Guerre mondiale

par Kmar Mechri-Bendana

Les revues françaises — c'est-à-dire publiées par des citoyens français qui résident alors dans le pays — constituent un bon observatoire de la vie intellectuelle durant la guerre en Tunisie, ou plus exactement à Tunis. Elles permettent surtout, il est vrai, d'appréhender, parmi les deux composantes qui dominent l'horizon culturel tunisien à l'époque du protectorat, la pensée des milieux intellectuels français. On verra d'abord rapidement comment ces revues se situent dans l'ensemble de la presse, puis on essaiera de dessiner à grands traits les contours de ce foyer culturel que forment les revues, avant de se demander comment celles-ci participent à l'idéologie du temps.

Tableau général de la presse ¹

Malgré un net ralentissement, la presse dans son ensemble est relativement fournie, y compris pendant la période particulièrement creuse de l'occupation germano-italienne (1942-1943) : le dépôt légal recense 34 organes de presse par mois (quotidiens, hebdomadaires, bimensuels, mensuels, trimestriels et annuels, sans compter les brochures et journaux officiels). Les trois quarts de ces publications sont en langue française, et l'arabe, en deuxième position, devance l'italien et l'hébreu ². En effet, depuis l'établissement du protectorat (1881) l'effort de scolarisation de la Régence passe en priorité par l'enseignement de la langue française, bien que celui-ci ait été sérieusement menacé au début du siècle par l'italien et soit toujours concurrencé par l'école zitounienne : celle-ci en effet, malgré son caractère séculaire et ses crises successives, tient toujours un grand rôle dans la formation des élites et la diffusion de la pensée arabe. La population scolaire qui n'a cessé de croître depuis l'établissement du protectorat — elle a

1. Voir le dossier consacré à la presse tunisienne du temps du Protectorat par le bulletin *Watha'iq* (n° 14, 1990) publié à Tunis par l'Institut supérieur d'histoire du mouvement national.

2. Voir les rapports d'information et de documentation mensuels publiés par la Résidence générale (Fonds de la Résidence, archives du ministère des Affaires étrangères, Nantes).

3. Fonds de la Résidence, Archives diplomatiques de Nantes.

4. Nourredine Sraïeb, « Enseignement, élites et systèmes de valeurs : le collège Sadiki de Tunis », *Annuaire de l'Afrique du Nord*, 1971, pp. 103-135. Voir aussi la thèse du même auteur, *une Institution scolaire : le collège Sadiki*. Essai d'histoire sociale et culturelle. Lille : Université de Lille III, 1989, 627 p.

5. Série Tunisie 1944-1949, Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris.

6. Série Guerre 1939-1945, Vichy, Archives du ministère des Affaires étrangères, Paris.

7. Voir *Documents statistiques sur le commerce de la Tunisie*. Tunis, Direction générale des Finances.

été multipliée par plus de vingt entre 1885 et 1939 — est de plus en plus à dominante musulmane : en 1939, les 110 000 élèves de la Régence se répartissent en 56 000 musulmans, 30 000 français, 13 000 israélites et 11 000 européens³. Si l'enseignement zitounien voit régulièrement augmenter ses recrues, l'école « franco-arabe » occupe une place croissante sur les 502 établissements dénombrés en 1938, compte non tenu des « écoles coraniques modernes » et des écoles religieuses privées. Le Collège Sadiki, pépinière de nouvelles élites, sera la consécration de cet enseignement « mixte »⁴.

Le « rayonnement de la pensée française » passe naturellement aussi par la presse : presse de France ou presse française de Tunisie. Lue par les colons et les Tunisiens scolarisés en français, cette dernière a bien évidemment les plus forts tirages : côté quotidiens *La Dépêche tunisienne* (35 000 exemplaires), *Tunis-Soir* (18 000), *La Presse* (16 000), dépassent de très loin *Ez-Zohra* et *En-Nahdha* qui tirent chacun à environ 4 000 exemplaires (chiffres de 1945⁵). Il en est de même pour les hebdomadaires et les mensuels dont les tirages (toujours d'après les données de 1945) s'échelonnent entre 15 000 (*L'Avenir de la Tunisie*), 10 000 (*Victoire*, *La Voix juive*, *Le Travailleur de Tunisie*), 7 500 (*Fraternité en Tunisie*), 4 000 (*L'Opinion de Tunisie*), 3 000 (*Le Républicain de Tunisie*, *Opinions et documents*) alors que le tirage moyen des hebdomadaires en langue arabe est, d'après les chiffres de 1942⁶, de 2 000 (*El Ouazir*, *En-Nadim*, *Ez-Zahou*, *El Akhbar al filabia*). En ce qui concerne les mensuels, à l'exception de *El Majalla Ez-Zeytounia*, revue savante tirée à 600 exemplaires (chiffres de 1942), *Tounès El Moussawara* tire à 2 000 (chiffres de 1942), *El-Mabahith* et *Ath-Thouraya* à 3 000 (chiffres de 1945).

Les difficultés économiques que traverse le pays du fait de la guerre ne sont pas évidemment sans conséquences sur la vie de la presse. La pénurie de papier est particulièrement spectaculaire dans les années 1940 à 1943 : les importations du papier destiné à l'impression des journaux et revues et de l'édition en général passent de 9 569 quintaux en 1939 à 1 025 en 1940, 213 en 1941, 191 en 1942, 270 en 1943 avant de reprendre avec 7 761 quintaux en 1944, 900 en 1945, 4 521 en 1946⁷. Ces pénuries se traduisent par une série de mesures de contrôle et de restriction. Une entrave supplémentaire est apportée par l'existence de la censure, particulièrement rigoureuse, sous la houlette du « Service de propagande

et de contrôle des informations en temps de guerre ». Cet organe institué par l'arrêté résidentiel du 8 septembre 1938 sera maintenu par les ordonnances du 6 mai 1944, bien que celles-ci aient, en principe pour objet de rétablir la liberté de la presse. On comprend que, dans ces conditions, seule la presse de propagande paraisse, comme *Tunis-Journal* par exemple, alors que beaucoup de journaux se sabordent ou sont suspendus⁸.

Pourtant, dans le tumulte des événements, et malgré les problèmes de censure, la pénurie de papier, les fermetures d'imprimerie, des revues paraissent, naissent, renaissent. Nous laisserons de côté les publications officielles, comme par exemple le *Bulletin d'information de quinzaine de Tunisie*, publié par le Service d'information de la Résidence (avec sa version en arabe *An Nachra Al Akhbariya*) qui, après s'être interrompu en 1942, changera plusieurs fois de titre, de format et de périodicité pour s'intituler entre 1945 et 1946 *Revue de la vie tunisienne*. Ne nous concernent pas non plus les revues scientifiques du type des *Archives de l'Institut Pasteur* (qui s'interrompent en 1942 pour reprendre seulement en 1954) ou le *Bulletin de l'hôpital Sadiki*, qui naît en 1942. Seules nous retiennent ici les revues d'idées et littéraires.

Vitalité des revues tunisiennes

Une effervescence particulière dans les années trente a vu la naissance de plusieurs revues littéraires en langue arabe⁹. Rappelons brièvement les viviers culturels que furent pour les intellectuels tunisiens *El Alam El Adabi* de Zin El Abidin As-Senoussi (69 numéros entre 1930 et 1936), *Asch-Shabab* de Mahmoud Bayram (20 numéros entre 1936 et 1937) et pendant la guerre *Al Majalla Az-Zeytounia* (1^{ère} série, six volumes de 1936 à 1945), *Al Mabahith*, dirigée par Mohamed Bachrouch puis Mahmoud Messâdi (1^{ère} série, 1938, 2 nos ; 2^e série, 1944-1947, 43 nos). Ajoutons le mensuel de vulgarisation dirigé par Saïd Aboubaker *Tounès El Mousawwara* (1937 à 1947) et *Ath-Thouraya*, de Nourredine Ben Mahmoud (1^{ère} série, 1943-1947, 38 nos), revue de Radio-Tunis et de commande : une note sur l'organisation de l'information en Tunisie du 1^{er} octobre 1945 précisera : « La revue *Ath-Thouraya*, seule revue arabe du protectorat, nous coûte 20 000 francs par mois¹⁰. »

Tous ces titres, et d'autres plus éphémères, révèlent la grande activité intellectuelle qui règne pendant les années

8. Mohamed Dabbab, *Index des revues et journaux tunisiens de langue française de 1907 à l'Indépendance*. Tunis, Centre d'études et de recherches économiques et sociales, 1973, 114 p. (série « Documentation et bibliographies », n° 1) ; Hélène Pilipenko et Jean Rousset de Pina, *Récapitulation des périodiques officiels parus en Tunisie de 1881 à 1955*. Tunis, Bibliothèque nationale de Tunisie, 1956, 120 p.

9. Voir André Demeerseman, « Soixante ans de pensée tunisienne à travers les revues de langue arabe », *Ibla*, n° 62, 1953, pp. 113-201. Cf. aussi A. Van Leeuwen, « Index des publications périodiques parues en Tunisie, 1874-1954 », *Ibla*, n° 69, 1955, pp. 153-167 Jaâfar Majed, *La Presse littéraire en Tunisie de 1904 à 1955*. Tunis, Faculté des lettres et sciences humaines, 1979, 396 p.

10. Série Tunisie 1944-1949, Archives diplomatiques de Nantes.

trente. Les intellectuels tunisiens se partagent alors entre deux foyers d'expression qui sont la « Zitouna » et « Sadiki », entre une culture résolument arabe et musulmane et la seconde tournée vers l'Occident, l'une comme l'autre ne pouvant ni s'ignorer ni, pour la première, ne pas subir l'influence de la culture dominante de l'époque.

À côté de ces revues de langue arabe, on trouve à la veille de la guerre deux revues tunisiennes seulement d'expression française : *Renaitre*, « revue littéraire, artistique, féminine et sportive », dirigée par Hédi Fayache (4 n^{os} en 1939) et *Leila*, « revue de la femme », qui s'interrompt en juillet 1941 après cinq ans de vie et vingt numéros. Ces revues qui s'adressent à un grand public et qui font plutôt figure de magazines ont été précédées d'autres titres similaires dont *Le Petit Tunisois* (1934-1937), le *Phare de Tunis* (1935-1937) ou *Jeunesse littéraire* (1935-1936). Ces revues de longévité et d'importance inégales et qui mériteraient une étude approfondie, ont cependant été écartées de cette présentation limitée aux revues françaises, publiées par des résidents français.

Quatre revues françaises

Parmi ces revues françaises, n'ont pas été retenus les revues à caractère trop exclusivement littéraire comme *Lectures* ou *Quatre-Vents* et les magazines. Le choix a porté sur quatre revues parmi les plus importantes : *La Revue tunisienne*, publiée par l'Institut de Carthage depuis 1894 ; *La Kahéna*, revue de la Société des écrivains d'Afrique du Nord et qui remplace en 1929 *Les Nords-Africains*, publiée depuis 1919 ; *Ibla*, de l'Institut des Belles Lettres arabes des Pères blancs, laquelle paraît depuis 1937 ; *Afrique littéraire*, publiée par un groupe d'intellectuels « indépendants » à partir de novembre 1940.

Plutôt que de procéder à une analyse détaillée du contenu de ces revues, chacune d'elles occupant d'ailleurs un espace bien défini, on essayera de retrouver le fil qui les relie. Toutes s'inscrivent dans une production intellectuelle destinée à des intellectuels d'expression française, en milieu colonial, pendant la Seconde Guerre mondiale. Il convient donc de s'interroger sur leurs centres d'intérêt, les hommes qui y collaborent, le public auquel elles s'adressent. Les distinctions que l'on tentera d'établir entre elles seront obligatoirement artificielles et simplificatrices dans la mesure où, comme on l'a dit, chaque revue dispose d'une physionomie propre.

Le bilan des recherches les concernant peut être jusqu'à

présent rapidement tracé : *La Revue tunisienne* dans ses débuts a fait l'objet d'une analyse succincte dans l'ouvrage d'Albert Canal, *La Littérature et la presse tunisienne, 1880-1900* (Paris, La Renaissance du livre, 1923) et *La Kahéna* dans celui de Yves Châtelain, *La Vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de 1900 à 1937* (Paris, Geuthner, 1937) mais aucune des deux n'a donné lieu à des études historiques détaillées, surtout pour la période postérieure à 1937, alors qu'elles sont fréquemment utilisées comme sources documentaires, *La Revue tunisienne* notamment. La revue *Ibla* si elle a tenu à marquer sa continuité en fêtant en 1987 (n° 159) son cinquantième et en proposant une présentation très sommaire de ses mille articles parus, attend cependant toujours son historien. Sur l'*Afrique littéraire*, on dispose du mémoire de T. Chikhaoui, « *Afrique littéraire* » : une revue littéraire française en Tunisie à travers la deuxième guerre mondiale (Faculté des lettres et sciences humaines de Tunis, 1983).

Une comparaison rapide de ces quatre revues montre que chacune possède des caractéristiques originales. Revue savante, *La Revue tunisienne* se consacre essentiellement à l'histoire — surtout ancienne et médiévale — de la Tunisie et à sa géographie. Le but de *La Kahéna* est de promouvoir une littérature d'expression française propre à l'Afrique du Nord et de « répandre la connaissance et le culte de la langue française ». *Ibla* qui reflète l'esprit de l'Institut des Belles Lettres arabes, se préoccupe d'approfondir la connaissance de la culture et de la civilisation arabe et musulmane en Tunisie, tant du point de vue de la littérature classique, de la culture populaire que de l'actualité culturelle et sociale. Quant à *Afrique littéraire*, elle est un exemple de revue « engagée » qui traite de la vie politique, sociale, culturelle en Tunisie, ainsi qu'en Égypte, en Algérie, au Maroc et des relations de ces pays avec l'Occident.

L'écho de la guerre

Sans doute ne faut-il pas s'attendre à trouver dans le matériau revue une trace directe et immédiatement visible de la réalité socio-politique. Du moins peut-on percevoir à travers elles l'écho assourdi et remodelé de leur temps. La statistique des numéros parus pendant la période 1939-1945 révèle déjà les perturbations de périodicité qu'elles subissent et qui vont parfois jusqu'à leur interruption : *La Kahéna* est tantôt bimensuelle, tantôt trimestrielle, multiplie les numéros doubles et s'interrompt de septembre 1942 à juin 1943 : l'occupation

germano-italienne (novembre 1942 à mai 1943) va bien évidemment ralentir ou arrêter la production des revues. *Ibla* s'interrompt une première fois en 1940 du fait de la mobilisation des membres de sa rédaction, puis en 1942 ; elle publie deux numéros doubles en 1943. *Afrique littéraire* fait paraître un numéro double en septembre-octobre 1942 et ne renaît qu'en novembre 1943. Ces difficultés achèvent d'essouffler *La Revue tunisienne* qui publie un seul numéro en 1943 avant de disparaître jusqu'en 1948 où les deux livraisons qui verront alors le jour seront les dernières.

Hormis ces flottements de périodicité et ces intermittences, ces revues affirment avec vitalité leur existence : défi de « l'esprit » contre la guerre, combat humaniste contre « l'effondrement des valeurs », volonté de continuer malgré les déferlements de la violence, c'est ainsi que les revues, après s'être interrompues, expliquent dans leurs éditoriaux leur décision de reparaitre. Auto-censure prudente et espoir véritable se conjuguent dans ces déclarations, où il n'est pas aisé de démêler le dit du non-dit. La vitalité de ces revues se manifeste aussi dans leur production qui reste étonnamment importante durant cette période malgré les interruptions : *La Revue tunisienne* publie 17 numéros (trimestriels) de 1939 à 1943 ; *La Kabéna*, 25 numéros (bi-mensuels ou trimestriels) de 1939 à 1945 ; *Ibla*, 22 numéros (trimestriels) de 1939 à 1945 ; *Afrique littéraire*, 29 numéros (mensuels) entre 1940 et 1944.

Se voulant « au-dessus de la mêlée », ces revues n'offrent pas une image directe de la guerre : excepté les éditoriaux de circonstances rédigés à la déclaration de guerre ou lorsque la revue reparait après une interruption, peu d'articles font référence au conflit et, dans l'ensemble, à part quelques rares allusions, les thèmes et les préoccupations de ces revues restent ceux qui ont prévalu à leur naissance. Compte tenu des spécificités de style, de ton, de domaines, ces revues continuent, comme si de rien n'était, à s'occuper d'histoire, de géographie, de sociologie, d'économie, d'archéologie, de folklore, et de l'actualité littéraire et artistique de la Tunisie et de l'Afrique du Nord.

Présence de la Tunisie arabe

La plus académique d'entre elles, *La Revue tunisienne* est aussi celle qui semble la plus détachée de son environnement historique et, fidèle à l'esprit de l'Institut de Carthage, elle ne compte aucun article sur les 54 publiés qui ait trait à l'histoire

récente de la Tunisie : un tiers des études environ concerne l'archéologie, la numismatique, l'épigraphie ; un tiers, l'histoire punique et romaine et un tiers l'histoire arabe et moderne.

D'avantage dans le siècle, *Ibla* dont l'intérêt pour la spiritualité musulmane est évidente, s'ouvre à des domaines concrets, comme par exemple ses rubriques « Page du colon » (qui disparaît en 1942) ou « Questions féminines ». De même, elle aborde l'anthropologie avec des études sur le folklore tunisien citadin et bédouin, la linguistique et s'attache à recenser des ouvrages surtout philosophiques et sociologiques sur l'Islam et le monde arabe.

Dans sa centaine d'articles publiés entre 1939 et 1945, *La Kabéna* poursuit pour l'essentiel sa ligne éditoriale : textes littéraires et présentations d'écrivains, chroniques littéraires et historiques, avec une part infime accordée au domaine arabe, aussi bien en ce qui concerne l'anthropologie, l'histoire du « Tunis d'autrefois » que la littérature et d'une manière générale la pensée arabe ; lorsque par extraordinaire il en est question, c'est curieusement le Maroc qui offre la matière première. Quant à *Afrique littéraire*, sur la totalité de ses 2 000 articles¹¹, le quart environ portera sur l'Islam, la littérature et la civilisation arabo-musulmane, les rapports entre l'Orient et l'Occident.

Même si la vie culturelle est, durant la guerre mise, en veilleuse, ainsi que l'atteste, selon les rapports mensuels de la Résidence, le nombre des autorisations accordées aux diverses manifestations, elle n'en continue pas moins à exister. Quel en est l'écho dans les revues et quelle part en est donnée à la culture tunisienne ou à la culture arabo-musulmane ?

La Revue tunisienne et *Ibla* s'intéressent surtout à la production des livres et des autres revues. Notes de lecture, recensions nous renseignent sur la vie de l'édition avec, bien entendu, une plus grande part accordée par *La Revue tunisienne* aux livres et articles d'histoire et d'archéologie, tandis qu'*Ibla* propose un brassage des travaux linguistiques, ethnologiques, philosophiques concernant le monde arabo-musulman. Les livres, dans le domaine littéraire essentiellement, bénéficient aussi d'un traitement privilégié dans *La Kabéna*. Ce que l'on appelle à l'époque la « littérature coloniale », laquelle cherche à dépasser l'exotisme des voyageurs et le mépris primaire des Arabes est alors dominée par l'École d'Alger dont les principaux représentants sont les revues *Fontaine*, *Afrique*, *L'Arche*, les œuvres d'Emmanuel Roblès, Gabriel Audisio, Albert Camus et les

11. Cf. l'index des principaux articles établi par T. Chikhaoui, *op. cit.*

éditions Charlot. Moins riche que sa voisine, la littérature tunisienne est essentiellement le fait d'écrivains coloniaux.

Outre l'actualité littéraire, on trouve peu de renseignements sur les autres activités culturelles de l'époque dans *Afrique littéraire*, bien que celle-ci porte aussi en sous-titre la mention « artistique et scientifique ». Annonces et comptes rendus sont, somme toute, assez peu différents de ce que l'on trouve dans les pages culturelles des quotidiens : la page culturelle de *Tunis-Soir* est d'ailleurs tenue par des collaborateurs d'*Afrique littéraire* et le *Bulletin d'information de quinzaine de Tunisie* contient une rubrique « vie intellectuelle et artistique » inaugurée avec le numéro 20 (octobre 1941) qui se poursuivra jusqu'au numéro 44 (octobre 1942) mais qui disparaîtra dans la nouvelle série. Malgré une volonté évidente de faire écho à la production tunisienne, la plus grande part revient aux manifestations françaises : conférences et causeries de l'Alliance française (une page spéciale lui est réservée), de l'Essor, de la Société des écrivains d'Afrique du Nord ou du Cénacle littéraire tunisien.

De même, peu d'informations sur le théâtre tunisien dont on sait l'ancienneté et l'effervescence à cette époque malgré l'impérialisme des répertoires français et égyptien, et dont on peut apprécier le travail de traduction réalisé en arabe¹². Enfin quelques annonces éparses informent sur la chanson, la presse, les revues tunisiennes — par exemple la revue *Leila* —, les ouvrages écrits par des tunisiens¹³, le cinéma tunisien encore à l'état d'ébauche¹⁴.

L'horizon inévitablement français et local de cette production ne peut cependant se passer pour une meilleure connaissance du milieu tunisien et de la civilisation arabomusulmane, de la contribution de nombreux intellectuels tunisiens. Membres des comités d'honneur, des comités de rédaction ou auteurs d'articles, ces intellectuels tunisiens participent alors étroitement à la vie et à la substance de ces revues. Hassan Hosni Abdelwahab, Mohamed Salah M'zali, Abdejellil Ben Ali, Tahar Essafi, Abderrahmane Guiga, Mahmoud Aslan, Abed M'zali, Chedli Khairallah, Mohamed-Ali Annabi, Mohamed Bachrouch sont parmi les plus connus et les plus influents de ces hommes-relais dont il conviendrait d'étudier de plus près les itinéraires, les motivations ainsi que les effets de leur insertion dans ce monde français des revues. On ne peut nier que c'est par eux, par leur intervention, qu'un éclairage est donné dans les revues aux divers aspects de la vie intellectuelle tunisienne.

12. Voir Hamadi Ben Halima, *Un Demi-siècle de théâtre arabe en Tunisie*. Tunis, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1974.

13. Abed M'zali, *La Pensée arabe à la croisée des chemins*. Tunis, Faculté des lettres et des sciences humaines, 1941.

14. Projet de film (non réalisé) par Tahar El Kassar : « Le Drame du Djerid », 1941.

L'épithète coloniale

Enfin, on peut se demander quel rôle idéologique spécifique occupent ces revues dans le champ de l'idéologie coloniale de cette époque. Pour simplifier, on peut dire que toutes, bien que chacune à sa manière, tiennent le même discours. Elles manifestent le souci d'étudier et de connaître la réalité tunisienne ; elles reconnaissent l'existence d'un passé, de valeurs qu'il faut s'attacher à comprendre, dont il faut éventuellement s'inspirer et tirer la leçon, et la nécessité d'une collaboration franco-tunisienne, donc d'une compréhension mutuelle. Bien entendu, cette démarche s'effectue en direction des élites, médiatrices indispensables.

On reconnaît là, dans un registre différent, plus nuancé, les idées développées avant guerre, puis sous le régime de Vichy et qui, dès le départ des Allemands, constitueront le fondement de l'action de propagande menée par la Résidence. En effet, devant la montée du nationalisme tunisien réactivé par la guerre ainsi que par l'exemple de la propagande de l'Axe¹⁵ et de la « politique arabe » britannique, on constate une évolution dans l'idéologie coloniale et une habileté nouvelle dans ses formes de langage. Néanmoins, c'est *La Kahéna* au franco-tropisme jamais démenti depuis la naissance de la Société des écrivains d'Afrique du Nord dont elle est l'organe, qui perçoit (cause ou conséquence ?) la plus importante subvention accordée par la Résidence aux associations et sociétés d'intérêt public. Il n'y a pas lieu de s'en étonner : par sa défense de la littérature coloniale — même si celle-ci a joué incontestablement un rôle dans le changement de la vision coloniale et de son légendaire¹⁶ —, par son attachement à l'idéal de l'Empire, *La Kahéna* s'inscrit dans la traditionnelle mission civilisatrice de la France. C'est elle en effet qui organise à Tunis le 3 février 1942 la cérémonie du « Fondouk des Français », siège du Consulat de France, pour célébrer la présence française en Tunisie, et consacre à cet événement un numéro spécial (janvier-février 1942). À côté d'elle, *Afrique littéraire* s'apparente plutôt à la pensée de l'humanisme colonial qui fait suite aux premiers sentiments de mauvaise conscience et à la remise en cause du rôle de l'Occident. À la faveur du retrait allemand de la Tunisie, cet humanisme va évoluer vers une ouverture internationale aux littératures espagnole, latino-américaine et anglo-saxonne et une dénonciation plus franche du fascisme et du nazisme.

En réalité, ces revues produisent un savoir qui véhicule

15. Charles-Robert Ageron, « Les populations du Maghreb face à la propagande allemande », *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n° 114, avril 1979, pp. 1-39.

16. Voir Raoul Girardet, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*. Paris, La Table ronde, 1972, pp. 238-251.

17. Gérard Leclerc, *Anthropologie et colonialisme*. Essai sur l'histoire de l'africanisme, Paris, Fayard, 1972.

autant d'idées reçues et leur thématique a peu à envier au vieux discours colonial : aux XVIII^e et XIX^e siècles, la curiosité pour le monde arabo-musulman avait nom « orientalisme » et la vogue de l'anthropologie qui suivit les premiers temps de la conquête permit une meilleure connaissance du terrain et améliora la gestion des « questions indigènes »¹⁷. Le thème de l'Empire, activé sous Vichy, se modernisera après la guerre sous les traits de « l'Union française ». L'appel à la « fraternité des races » défendu quelques décennies plus tôt, sera remplacé plus habilement par la « cohésion intellectuelle ». Quant à la « collaboration avec les élites » elle inspira dès le début la politique de rapprochement avec les notables.

S'il est vrai que, sans outrepasser l'objectivité historique, on peut accoler « l'épithète coloniale » à ces revues dans leur ensemble, celles-ci ne sont pas pour autant — ne serait-ce que par leur côté « tour d'ivoire » et surtout par le milieu intellectuel, français et tunisien, dans lequel elles s'inscrivent — des serviteurs zélés du pouvoir. Les services de propagande de la Résidence l'auront si bien compris que, lorsqu'après la guerre, ils chercheront à persuader les Tunisiens de leur intérêt à appartenir à l'Empire français ils jugeront plus opportun de créer, à la manière de la BBC, leur propre magazine en langue arabe, luxueusement illustré et diffusé... gratuitement. Mais le projet restera dans les cartons¹⁸...

Kmar Mechri-Bendana

¹⁷ Ce texte est la version remaniée d'une communication au 4^e colloque international sur l'histoire du mouvement national tunisien (Tunis, juin 1987) publiée dans *La Tunisie de 1939 à 1945*. Tunis, Centre national universitaire de documentation scientifique et technique 1989, pp. 337-354.

18. Série Guerre 1939-1945, Londres-Alger, Ministère des Affaires étrangères, Paris et Fonds de la Résidence, Archives diplomatiques de Nantes.

Ibla, la revue tunisienne des Pères blancs

par Kmar Mechri-Bendana

IBLA : le sigle de l'Institut des Belles Lettres Arabes de Tunis est également l'acronyme désignant sa revue. Créations des Pères blancs de Tunisie, institut et revue font partie du paysage intellectuel tunisien : les 166 numéros de la revue, les 31 publications de l'Institut forment avec sa bibliothèque un patrimoine culturel certes exploité mais pas toujours mis en relief. Pourtant *Ibla* partage avec quelques rares périodiques strictement scientifiques¹ une pérennité qui fait défaut à la prolifération des journaux et revues en Tunisie, sous la colonisation et après l'indépendance.

Non apostolique et non politique, cette revue de missionnaires naît, en Tunisie, à la croisée de plusieurs disciplines : l'islamologie et l'étude de la langue et de la littérature arabes vont côtoyer dans *Ibla* l'ethnologie devenue depuis peu technique et spécialisée ; cette rencontre se fera sur la Tunisie, objet et cadre des études, enquêtes et observations que la revue collectera.

C'est sans doute à ce projet précis et porteur qu'*Ibla* doit encore de durer 53 ans après sa création.

Au commencement, un institut

Lorsque le Chapitre général de la Société des Pères blancs choisit, en avril 1926, d'installer à Tunis une maison d'étude pour les missionnaires de l'Afrique du Nord, un long chemin a été effectué par cette Congrégation installée en Algérie par le Cardinal Lavignerie en 1868 et en 1875 en Tunisie. Tunis, centre citadin abritant la mosquée-université de la « Zitouna » semblait répondre à la vocation profonde de l'Institut en préparation : former les sœurs et les Pères blancs destinés à vivre en Afrique du Nord, les introduire à la culture arabe et musulmane de cette région. D'autres centres seront créés par

1. Exemple : *Archives de l'Institut Pasteur de Tunis*.

les Pères blancs en Algérie : la section berbère d'Alger, le Centre d'études berbères de Kabylie, le Centre de documentation saharienne laisseront à Tunis un rôle adapté à sa place culturelle : une tradition « zitounienne » classique mais sclérosée voisine, depuis 1897, avec un autre foyer culturel musulman : la « Khaldounia », association-académie préoccupée de répandre les sciences modernes et d'ouvrir l'enseignement religieux classique aux études scientifiques. Le Père André Demeerseman, un des piliers de la Congrégation à Tunis fréquentera les cours de la « Khaldounia ».

La maison d'étude sera installée en novembre 1926, à la limite de la médina et du quartier européen ² à Tunis ; la formation constitue l'essentiel de l'activité des Pères blancs, et les premiers cours photocopiés (paraissant dès 1928) portent la marque du double intérêt aux deux « langues arabes » en présence à cette époque à Tunis : celle de l'écrit et des textes, celle de la vie courante.

En mai 1932, a lieu l'inauguration de l'Institut des Belles Lettres Arabes dans le local qui l'abrite jusqu'à nos jours ³, musique et théâtre accompagnent le discours d'ouverture prononcé par le Père André Demeerseman qui souligne la volonté de la nouvelle institution d'œuvrer pour une meilleure connaissance de la société et de la culture tunisiennes. L'action des Pères blancs avait pris entre-temps d'autres formes : le Cercle Lavigerie organisant des conférences et l'A.M.I.N.A. (Assistance Morale aux Indigènes Nord-Africains) agissant comme une société de bienfaisance vont permettre à l'Institut de préciser sa vocation culturelle. Le Cercle des Amitiés Tunisiennes, créé en 1934, viendra remplacer le précédent, et organisera, jusque vers les années soixante, un grand nombre de causeries savantes et de réunions littéraires ou artistiques fréquentées par des intellectuels d'expression arabe et française.

Dès 1928, des brochures diverses voient le jour, opuscules accompagnant la formation des missionnaires ou fruit des conférences et causeries du Cercle des Amitiés Tunisiennes ; elles seront constituées en deux séries : *Les Cahiers Tunisiens* et *Documents Tunisiens*, recueils de contes, de poésies ou de proverbes souvent traduits en français ; glossaires, descriptions, introductions, notes ou commentaires forment l'appareil didactique de ces brochures d'abord reproduites d'après une écriture à la main puis ronéotypées. Selon qu'il s'agisse de littérature populaire ou savante, avec la collaboration de poètes

illettrés ou de « cheikhs » érudits, ces deux séries étaient vraisemblablement conçues pour les élèves de l'I.B.L.A.

Le premier numéro d'*Ibla* semble être un fascicule de plus dans ces séries : l'adresse aux lecteurs annonce un bulletin, « un trait d'union entre l'I.B.L.A. et ceux qui vivent de son esprit », précise qu'il n'est pas destiné au public mais « réservé aux élèves de l'Institut, aux sœurs de Tunis et aux amis ou sympathisants tunisiens et français ». Le ton est donné : « ce sera un instrument de travail... un modeste bulletin d'observations directes du milieu musulman de Tunisie... », de même que le contenu se précise autour d'une « documentation exacte, véritable qui sera la simple photographie du milieu... des séries d'enquêtes... méthodiques sur un point de sociologie, de religion, de littérature ».

Le programme ainsi annoncé va porter petit à petit à l'avenir de l'Institut des Belles Lettres Arabes de Tunis : la maison d'étude restera liée à l'I.B.L.A. jusqu'en 1947, date de son transfert dans un autre local dans la banlieue de Tunis ; en 1965, elle deviendra l'Institut Pontifical des Études Arabes de Rome ⁴. Entre-temps, la formation des Pères blancs aura ouvert la voie à une vaste entreprise d'exploration de la société et de la culture tunisiennes dont la revue *Ibla* sera le meilleur reflet... Suivre son itinéraire, c'est un peu suivre celui de la gestation et de l'application des sciences humaines à la Tunisie depuis les années trente jusqu'à nos jours.

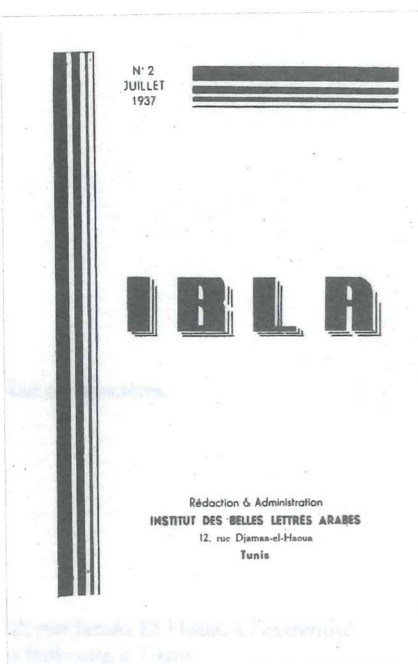
Dans le cercle culturel qui vient compléter l'entreprise de formation des missionnaires, on assiste à la mise en application de l'étude de l'arabe classique à travers la littérature érudite écrite et du dialecte tunisien tel qu'il s'exprime dans les formules de politesse, proverbes, contes, poèmes populaires... de même que dans les cours, causeries et conférences se dessinent et mûrissent les deux autres directions d'étude et d'échange entretenues par l'Institut des Belles Lettres Arabes : une approche de la « psychologie orientale » et de l'évolution concrète de la société tunisienne à travers la famille, le travail, l'éducation...

Quand la revue naît en 1937, les deux lits d'irrigation, les deux canaux de creusement sont nets : l'arabe classique sera la voie de l'islamologie, de l'étude des textes classiques, du droit musulman et de l'histoire de l'islam, de l'évolution de cette langue vers un moyen d'expression plus ancré dans le monde

2. Rue des glacières.

3. 12, rue Jamâa El Houa, à l'extrémité d'un faubourg à Tunis.

4. Dénommé actuellement : Pontificio Istituto di Studi Arabi et Islamici (PISAI).



actuel ; l'arabe dialectal, enseigné aux religieux et aux laïcs (en 1941, la collection « Le Bled » commencera une initiation des colons au dialecte du pays), sera une véritable monture pour la connaissance des mœurs et coutumes, des imaginaires — dirait-on maintenant — et des représentations collectives des Tunisiens.

En 1938, un encadré résume les objectifs d'*Ibla* sur la page deux des quatre numéros de l'année : « *Ibla* paraît chaque trimestre sur 80 pages environ et publie non seulement des enquêtes méthodiques sur le milieu tunisien mais aussi des études sur des points particuliers de sociologie et de religion, le mouvement des idées... Une place importante est faite dans *Ibla* à la littérature populaire arabe : poèmes, contes, proverbes etc. Sous la rubrique "Correspondance" sont publiées chaque fois les réponses aux sujets d'enquêtes proposées. Un compte rendu de Bibliographie et de Presse tient au courant des réactions de l'âme musulmane et des principaux travaux qui ont l'Islam pour objet ».

Ibla : Quel miroir ?

Que se passe-t-il du côté des revues à Tunis lors de l'apparition du premier numéro d'*Ibla* en avril 1937 ? La presse littéraire savante ou artistique a une histoire moins accidentée que la presse politique, plus surveillée et plus exposée aux mesures d'interdiction ou de tolérance, selon les stratégies adoptées par l'administration coloniale ; les revues d'expression française sont à la fois plus nombreuses et plus durables que les revues arabes aux difficultés matérielles plus marquées et souvent dépendantes des pratiques des autorisations, censures, ou des décisions d'attribution de papier.

Ibla naît avec une cinquantaine d'autres titres en français, en arabe, en italien et en hébreu, toutes périodicités et genres confondus⁵ qui ne connaîtront pas sa pérennité : la plupart disparaîtront au cours de l'année même, en 1938 — à la suite de manifestations nationalistes ayant entraîné un durcissement envers les journaux —, ou avec le déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale. Parmi les « survivants » de l'année 1937, *Ibla* connaîtra, certes, quelques perturbations⁶ mais ne sera pas affectée par les événements politiques qui secouèrent la Tunisie.

À replacer *Ibla* parmi les publications qui s'en rapprochent, on peut évoquer trois des revues les plus importantes paraissant

en langue arabe à Tunis : *Al Mabāhith* (*Études*, 1938), *Al Majalla Az-Zaytuniyya* (*La Revue zitounienne*, 1^{ère} série, 1936 →), *Tunis Al-Mussawwara* (*La Tunisie illustrée*, 1937 →) et trois autres en langue française : *La Revue Tunisienne*⁷, *La Kabéna*⁸, *Leila*⁹.

En matière de production périodique, littéraire ou savante en langue française, la Tunisie semble moins nantie que l'Algérie ou le Maroc ; citons pour la première la *Revue Africaine*¹⁰ et les *Annales de l'Institut d'Études Orientales*¹¹ et pour le second, *Hespéris*¹².

L'activité littéraire et savante, quoique assez fournie dans ces deux pays, grâce notamment au nombre de sociétés savantes, à l'existence d'une université française à Alger... fait peu de place aux choses « tunisiennes » ; on ne verra apparaître qu'en 1950 le titre d'*Ibla* dans la rubrique « Échanges » de la *Revue Africaine* ; un signe — sans lendemain — de la collaboration entre les deux revues : un article commun y paraîtra en 1940-1941¹³.

En revanche, *Ibla* fera tout de suite œuvre de plate-forme d'information bibliographique.

Un parti pris de documentation est visible dès les premiers sommaires : une rubrique « Presse et bibliographie » accompagnera, dès le numéro deux de l'année 1937, l'ensemble des livraisons en prenant progressivement plus de place et en se diversifiant.

Pour les périodiques, une « Revue des revues » distincte du reste des « Recensions » paraît en 1941 ; elle se fondera en 1948 dans la rubrique « Références » qui, « ayant trait particulièrement aux questions nord-africaines... », mêlera ouvrages et articles de revues dans un plan de classement général. En 1966, sera inaugurée une série intitulée « le mouvement des revues tunisiennes » où seront signalées, chaque année et jusqu'en 1977, les parutions et disparitions des publications périodiques tunisiennes, officielles ou autres.

La chronique bibliographique d'*Ibla* connaîtra plusieurs ajustements en fonction de l'évolution de la revue et du mouvement d'édition : en 1947, la rubrique « Références » commencera un véritable brassage de la production intellectuelle nord-africaine consacrée aux différents aspects de la culture musulmane et arabe dans cette région, s'élargissant parfois au reste du monde arabe et à la production orientaliste de France notamment. Une première classification est introduite entre archéologie et art, droit, ethnographie, géographie

7. Publiée depuis 1894 par l'Association Tunisienne des Lettres, Sciences et Arts, relayée après 1896 par l'Institut de Carthage ; paraîtra jusqu'en 1948 avec une interruption de 1943 à 1948.

8. Revue de la Société des Écrivains de l'Afrique du Nord paraissant de 1929 à 1950.

9. Revue indépendante, 20 numéros paraîtront de décembre 1936 à juillet 1941.

10. Publication de la Société Historique Algérienne de 1856 à 1961.

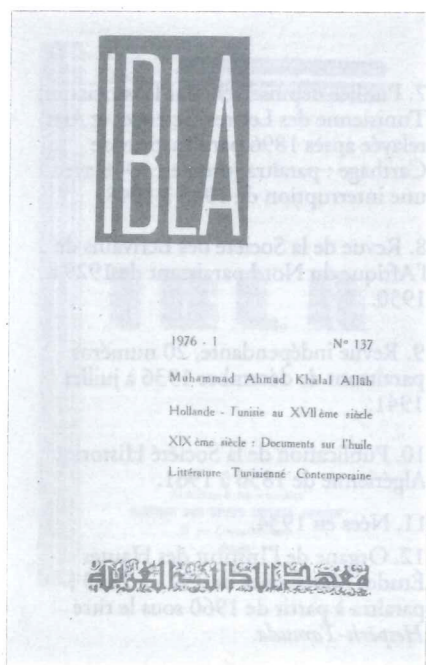
11. Nées en 1934.

12. Organe de l'Institut des Hautes Études Marocaines de 1921 à 1959 ; paraîtra à partir de 1960 sous le titre *Hespéris-Tamuda*.

13. G.H. Bousquet et A. Demeerseman : *La garde des enfants* ou « hadhana » dans la famille tunisienne.

5. M. Hamdane, *Guide des périodiques parus en Tunisie de 1838 à 1956*. Carthage, Beït Al Hikma, 1990, Tome 2.

6. Elle s'interrompra en 1940 et groupera les volumes de 1942 en 2 livraisons.



14. Numéro spécial « La jeunesse tunisienne et ses problèmes », *Ibla*, n° 74, 2^e trimestre 1956.

et voyages, histoire, linguistique, onomastique et toponymie, littérature et presse, philosophie et religion, psychologie, pédagogie, sociologie, problèmes politiques, économiques et sociaux, sciences.

En 1960, la nouvelle mise en page d'*Ibla* — en usage jusqu'à nos jours — reflète la volonté de la revue de rendre compte sous diverses formes de l'actualité bibliographique : à côté de la partie « Études » regroupant des articles originaux, quatre rubriques structurent l'information documentaire : « Références Tunisiennes » sera, à partir de 1968, plus spécialement centrée sur les publications tunisiennes ou portant sur la Tunisie. Une rubrique « Livres reçus » apparaît en 1961, témoignant de la célébrité acquise par la revue et lui imposant par la même occasion une politique de comptes rendus systématiques après 1969.

On peut lire l'évolution de la ligne scientifique de la revue à travers l'architecture des sommaires et le schéma des tables annuelles. Les subdivisions des premiers numéros de 1937 à 1939 (« Études », « Notes et Observations », « Littérature », « Variétés », « Presse et Bibliographie ») abandonnent rapidement les rubriques « Religion », « Page du colon », « Enquêtes » pour adopter en 1941 une division qui va faire du chemin : « Folklore tunisien ».

Dans les années d'après-guerre se dessinent progressivement les voies scientifiques de la revue ; une redondance mérite qu'on y prête attention : « Folklore » déjà cadre de rubrique devient également thème d'étude en 1945 et se départit du qualificatif « tunisien » comme pour éviter un pléonasme. Les mœurs et coutumes, la langue populaire, la vie quotidienne s'affirment comme un des points d'observation et d'étude privilégiés par les auteurs des articles.

Après la première classification adoptée pour les différentes références bibliographiques nord-africaines, *Ibla* va continuer à préciser vers les années cinquante ses champs scientifiques : le folklore va se fondre dans l'ethnographie en faisant une place importante à l'étude du dialecte tunisien ; l'histoire devient un domaine d'élection, l'archéologie étant surtout présente dans les références bibliographiques ; l'éducation, la psychologie, puis la pédagogie mènent droit à l'enseignement sur lequel se greffe un intérêt croissant pour la jeunesse du pays¹⁴.

« Problèmes féminins », « problèmes ruraux », « problèmes culturels », « problèmes sociaux », « problèmes de jeunes » : il est difficile pour la revue d'englober d'un mot les contenus des

articles, les résultats des enquêtes, l'accumulation des observations et informations ; à travers les tables annuelles, on assiste au polissage progressif des catégories et le centième numéro fêtant, en 1962, les 25 ans de la revue, soulignera la prédominance de certaines disciplines en faisant ressortir les associations et mariages suggérés par l'analyse des 623 études, 21 chroniques et 171 comptes rendus de la revue : linguistique et folklore ; sociologie et ethnographie ; culture et littérature ; enfance, jeunesse, enseignement, éducation et pédagogie ; économie, travail, agriculture et santé ; islam : Coran, Kalam, droit, éthique et mystique...

Le numéro spécial « Sciences humaines en Tunisie » (*Ibla*, 1960, n° 92) peut être considéré comme un des paliers importants de l'évolution de la revue. Parvenue dans les années cinquante à des tirages dépassant les 2 500 exemplaires, *Ibla* accompagne et participe à une « science universitaire qui s'applique au déchiffrement du pays¹⁵... » Elle connaîtra encore quelques ajustements. Sans surprendre la revue¹⁶, l'indépendance politique du pays va préciser davantage la « tunisification » déjà largement visible dans le ciblage de la Tunisie comme cadre d'étude spécifique dans l'Afrique du Nord et l'aire arabo-musulmane. Tout en s'abstenant de traiter de la conjoncture politique, *Ibla* garde le souci de rester présente à l'évolution concrète de la Tunisie. Articles et numéros spéciaux sur la jeunesse, l'emploi, l'eau, la santé, la famille, le droit, la religion, la littérature, la culture constituent une somme de bilans et d'interrogations sur la nouvelle société tunisienne de l'après-indépendance.

Du côté des hommes

Le lien est étroit entre la continuité des hommes de la revue et sa pérennité, une continuité qui a assuré renouvellement et adaptation.

Le fondateur de la revue, le Père André Demeerseman¹⁷ dirige l'Institut des Belles Lettres Arabes depuis sa création en 1926, crée et anime le Cercle des Amitiés Tunisiennes à partir de 1934. Il signe le premier éditorial de la revue et, plus tard, quelques autres articles de tête ; 113 contributions publiées entre 1937 et 1987, une centaine de recensions d'ouvrages témoigne de sa fécondité, des études souvent regroupées dans la catégorie « psychologie sociale » alternent avec des articles

15. Préface de J. Berque au n° d'*Ibla*, 1960.

16. Le thème de la « personnalité tunisienne » est apparu dans les numéros des années cinquante.

17. Né en 1901 dans le nord de la France, rentre chez les Pères blancs en 1919, arrive en Tunisie en 1922.

historiques sur culture, société, pensée, religion observées dans le cadre tunisien, et contribuant à dégager une « personnalité tunisienne ». Prêchant pour une « compréhension franco-tunisienne », André Demeerseman a entrepris un défrichage du milieu tunisien à travers l'histoire de ses structures sociales, les mentalités transparaissant des us, coutumes, langue du pays, l'œuvre de quelques hommes-clés (le ministre Khéredine, les historiens Ibn Khaldoun et Ibn Abi Diaf, l'intellectuel nationaliste T. Sfar...) exprimant ainsi une conscience identitaire que l'indépendance nationale confirmera et cultivera. Nombreuses sont les voies ouvertes par cet « éveilleur » prolifique et empruntées après lui : quantité de travaux de recherche, engagés notamment dans le cadre de l'Université tunisienne ont pris le sillage de ses interrogations, la suite de ses défrichements.

D'autres Pères blancs ont été à travers et au-delà d'*Ibla*, de véritables médiateurs culturels : Albert Renon¹⁸, tôt disparu en 1947, sera relayé par le Père André Louis, collaborateur de la revue depuis ses débuts¹⁹. Bibliothécaire de l'Institut et responsable de la rédaction d'*Ibla* à partir de 1948, André Louis a matérialisé la liaison qui unit jusqu'à nos jours la revue et la bibliothèque de l'Institut. Docteur en sociologie, il a signé une cinquantaine d'articles dans *Ibla*, enseigné à l'Université de Tunis où ses travaux ethno-sociologiques, sur le Sud tunisien notamment, font autorité. Près de cinq cents émissions à Radio Tunis lui ont permis de diffuser des enquêtes sur le passé et le présent des villes et villages de Tunisie. Maître de recherches au CNRS et administrateur de son bureau permanent à Tunis à partir de 1972, André Louis a surtout été un ethnologue de terrain et de cabinet, maniant des qualités d'explorateur, de chercheur et de documentaliste. Conseiller auprès du Centre National des Arts et Traditions populaires de la Tunisie indépendante, il est chargé de sa bibliothèque de 1965 à 1970 et contribue au lancement de sa revue en 1968. André Louis est l'auteur d'une douzaine d'ouvrages dont une *Bibliographie ethno-sociologique de la Tunisie*, outil indispensable à toute recherche sur la géographie, la démographie, l'organisation sociale, la vie matérielle, l'anthropologie culturelle de la Tunisie contemporaine.

Parmi les principaux Pères blancs artisans-fabricants de la revue, citons encore : Jean-Gabriel Magnin qui a assuré la rédaction d'*Ibla* entre 1957 et 1973²⁰, Michel Lelong²¹ à partir de 1968, Joseph Gelot depuis 1973 ; Jean Fontaine dirige la revue depuis 1977.

18. Auteur de 13 articles et 4 recensions entre 1937 et 1947.

19. 1912-1978 ; entre chez les Pères blancs en 1930, en Tunisie depuis 1933.

20. 1910-1977 ; il signe dans *Ibla* 56 articles et chroniques de 1941 à 1974, dont 24 traductions.

21. 75 articles et chroniques sur la vie et l'actualité culturelles entre 1955 et 1977.

Les « lettrés musulmans » mis à contribution dans les premières publications de l'Institut, les « poètes illettrés » dont on reproduit chants, élégies, berceuses sont les premiers collaborateurs des Pères blancs. La revue *Ibla* poursuit la même volonté de donner voix à la culture tunisienne à travers ses dépositaires : dès les premiers numéros, on relève les signatures « tunisiennes » des rapporteurs ou traducteurs de textes, des coauteurs d'articles. Des prénoms féminins (Farida, Leïla, Miriam, Neïla) apparaissent sans patronyme dans les livraisons de 1939, 1941, 1942 et 1944 ; ces prénoms, ainsi que le pseudonyme « El Azouza » (la vieille, en 1941-42), cachent-ils des Tunisiennes ?

Auteurs de Tunisie, d'Algérie, du Maroc, de France et d'expression française fournissent à la revue, tout au long de son cours, une grande part de sa matière : Jean Fontaine a recensé en 1987, 132 auteurs tunisiens et 202 étrangers ayant contribué à *Ibla*²². Dans l'ouverture de la revue à des auteurs spécialistes dans les domaines qu'elle privilégie, on peut dégager deux moments importants : en 1959, paraît le premier liminaire signé par un Tunisien²³ tandis que Jacques Berque rédige en 1960 l'éditorial du numéro spécial « Sciences humaines en Tunisie ». Le second tournant significatif dans l'orientation de la revue est sans doute la création à partir de 1977 d'un comité de lecture formé principalement de Tunisiens : l'actuelle organisation de la revue groupe une sœur et quatre Pères blancs, ainsi que sept enseignants et chercheurs de la place, spécialistes d'histoire tunisienne, de théologie musulmane, de littérature arabe.

Tout en poursuivant la ligne de la revue, cette direction a enregistré une des évolutions intellectuelles les plus parlantes dans le passé récent de la Tunisie : l'arabe classique est désormais admis comme langue d'expression des auteurs après avoir été la langue-souche de textes traduits ou étudiés en français²⁴ tandis que le dialecte tunisien, objet-roi des débuts d'*Ibla*, est devenu un terrain d'application de la linguistique.

Le nombre de recensions publiées par la revue diminue d'année en année (vingt en 1983, douze par an entre 1984 et 1986, huit en 1987) : les auteurs de la revue sont de plus en plus des auteurs d'études originales.

À ce stade de l'enquête, il est difficile de parler des lecteurs d'*Ibla* ; tout juste peut-on esquisser quelques remarques sur la diffusion de la revue à partir de chiffres fournis par l'actuel administrateur. Le cercle « des amis et sympathisants » aux-

22. *Ibla*, n° 159, 1987.

23. T. Guiga, dans *Ibla* n° 88, consacré à l'éducation des adultes.

24. Le français reste la langue dominante de la revue ; un article au moins par numéro est écrit en arabe, l'anglais est également accepté.

quels s'adresse la revue en 1937 se situe entre le chiffre de 825 abonnements souscrits cette année-là et celui de 1 500, nombre des exemplaires tirés pour chaque numéro.

En 1942, *Ibla* prend sa forme imprimée et le tirage tournera autour de 2 500 exemplaires tandis que le chiffre des abonnements atteindra 1 800 : la période de plus grande diffusion commence et se prolongera jusque vers le milieu des années cinquante. Des échanges réguliers s'instaurent avec des revues d'Afrique du Nord, de France et du Moyen-Orient²⁵ ; services de presse et auteurs d'ouvrages envoient leur production espérant toucher le lectorat de la revue dont l'audience augmente.

En même temps que se multiplient les points d'impact de la revue vers les années soixante (*Ibla* est alors diffusée dans 45 pays), on assiste à une baisse progressive des chiffres de tirage, d'abonnements et de ventes au numéro. À partir de 1968, le passage à une cadence semestrielle répond au besoin de livraisons plus volumineuses pouvant contenir des articles assez longs et espère réduire, par la même occasion le rythme des difficultés de l'impression. Progressivement, *Ibla* s'impose comme une revue d'abonnés, de professionnels de la documentation s'intéressant à l'aire arabo-musulmane, de spécialistes de la Tunisie. Il est peu probable que le quota des 200 numéros distribués par le ministère tunisien de la culture à travers les bibliothèques publiques du pays fournisse à *Ibla* l'essentiel de ses lecteurs tunisiens. Ceux-ci, enseignants ou étudiants en sciences humaines, en langue et littérature arabes consultent *Ibla* à la bibliothèque de l'Institut et à l'Université. La lecture individuelle reste peu importante : 75 abonnements privés en Tunisie en 1990, ajoutés à quelques dizaines de numéros écoulés par les libraires de Tunis traduisent bien son caractère spécialisé.

Dans le champ orientaliste dans lequel on pouvait classer la revue à sa naissance, *Ibla* a réussi à creuser le sillon « Tunisie » ; la somme de ses enquêtes, articles et observations en font à l'heure actuelle un outil indispensable à une meilleure connaissance du milieu tunisien. Tout en réalisant le programme assigné à son lancement, elle s'est forgé un sort de revue de sciences humaines spécialisée : diffusée à travers des circuits de documentation et de recherche, s'intéressant « aux problèmes socio-humains du monde arabo-musulman, avec un accent mis sur la Tunisie », elle est surtout une revue de professionnels dont les fidèles ne peuvent empêcher les chiffres de tirage de baisser d'année en année²⁶.

Sans tutelle religieuse ni académique (les subventions offi-

cielles ont laissé la place à une aide du CNRS depuis 1977), *Ibla* a vu évoluer l'horizon de la connaissance de la Tunisie tout en accompagnant les mutations connues par le pays durant les cinquante dernières années. Si elle n'en offre pas un reflet direct, on peut y lire, en brut, une multitude de données constituant pour les sciences humaines appliquées à la Tunisie un conservatoire d'observations et d'analyses dont la substance est encore inépuisée.

Kmar Mechri-Bendana

25. Une liste en a été publiée dans les *Tables analytiques de la revue Ibla*, 1973, pp. 367-375.

26. 1 300 en 1985, 1 000 en 1987, 900 en 1989, les 850 exemplaires de 1990 se répartissent comme suit : 475 : abonnements, 200 : échanges, 25 : dépôt légal, 45 : divers (auteurs, hommages, service de presse), les 105 restants destinés à être vendus au numéro.